

Aux cinéphiles solitaires

Kevin Lambert

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94197ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, K. (2020). Aux cinéphiles solitaires. *24 images*, (195), 48–51.

Aux cinéphiles solitaires

par KEVIN LAMBERT, écrivain



↑ Le Havre de Aki Kaurismäki (2011)

On m'accusera (peut-être à raison) d'être le symptôme de ma génération, mais à observer à rebours mon rapport au cinéma, je constate qu'il a toujours été vécu sur le mode d'une expérience individuelle, solitaire.

Mes extases filmiques, je les ai eues sans aucune forme de collectivité avec laquelle partager mes impressions, mes chocs ou mes amours, dans mon appartement, dans ma chambre ou dans le sous-sol chez mes parents. Je ne viens pas de familles dans lesquelles le cinéma avait un autre sens que celui du divertissement, mon père et ma mère n'ont pas vraiment de « culture cinématographique » autre qu'un amour pour quelques films fétiches. Les « nouveautés » qu'on louait au Première vidéo de Chicoutimi dans mon enfance n'avaient pas une valeur plus grande que les films qui jouaient le soir à la télé; on se sauvait les annonces. Ma découverte d'un « autre » cinéma a lieu à la fin du secondaire, quand je décide de m'intéresser non sans prétention « aux arts » et de me patenter une culture à coups de films de « répertoire » et de recherches google sur les « best movies of all time ». Le poster des 100 meilleures répliques du cinéma que j'affiche sur les murs de ma chambre le montre, je suis un cinéphile un peu artiste. Tous les soirs, à 16 ans, j'écoute un film différent, que des « vieux films » que je loue en piles à la bibliothèque ou au club vidéo, à propos desquels je rédige des critiques arrogantes dans un carnet rouge. Je parle de mes découvertes les plus extraordinaires à mes parents, qui ne sont pas vraiment intéressés, à des amis à l'école, et réussis à en convertir un, Louis, à ma nouvelle passion. On apprend à distinguer nos préférences et on se fait bientôt engager comme commis au Première vidéo.

À la même époque, je me mets à mépriser la seule salle que je connais, celle du Cinéma Odyssée de Place du Royaume où j'ai vu tous les *Harry Potter* et les *Seigneur des anneaux*, qui ne programme de toute manière à mon avis que des navets, et où les rares nouveautés américaines qui m'intéressent sont doublées en français. À 18 ans, je vois quelques films

marquants au Ciné-club, qui me fait notamment découvrir Aki Kaurismäki. C'est un de mes seuls souvenirs étroitement lié au visionnement en salle : à la fin du film, l'assistance, qui n'a pas ri une seule fois, applaudit à peine. Elle reste perplexe devant l'esthétique du *Havre*, ces faux éclairages, ce mauvais jeu mesuré, ce scénario invraisemblable, peut-être parce qu'elle ne sait pas quoi faire du sentiment qu'on a parfois avec Kaurismäki, cette impression étrange que le long métrage qu'on regarde a été réalisé par un homme qui n'aime pas l'art qu'il pratique.

Si cette projection me marque, c'est sans doute parce qu'elle vient confirmer mon désir d'alors, celui de me distinguer non seulement de ma famille, mais de mon milieu, de ma ville, de ma région d'origine. Elle est toutefois rapidement concurrencée par des dizaines d'autres souvenirs plus importants, des films que j'ai vus seul, et qui m'ont laissé bouche bée, inséminant en moi ce désir brûlant d'en parler, de mettre des mots sur mon expérience, sans avoir aucun interlocuteur vers qui me tourner. Ces films, je les ai vus sur de mauvais écrans, en m'endormant au milieu pour les terminer le lendemain, ou en ne les finissant pas parce que le téléchargement était mauvais ou le DVD égratigné, des films qu'à seize ans je trouve le moyen de télécharger sur mon iPod classique et que je peux visionner quand je veux sur son écran de 2,5 pouces. Au secondaire, je porte ces films sur moi comme une prothèse, un petit organe prouvant qu'il existe d'autres mondes. C'est ce cinéma, je crois, celui avec lequel j'ai entretenu une relation intime, qui m'a véritablement *fait* ; peut-être que les films qu'on voit dans la solitude, porté par ce désir fou de mettre des images sur la soif qui nous assaille depuis l'enfance, s'inscrivent plus fortement dans notre mémoire et dans notre corps que les autres. Qu'on ait besoin d'imaginer, ne serait-ce qu'un instant, qu'ils n'existent que pour nous, *for our eyes only*. À la même

époque, je commence à louer certains films dont je ne parle pas à Louis : *J'ai tué ma mère*, *CRAZY*, *Teorema*, *A Single Man*, et plus tard *Querelle*, *Un chant d'amour*, *La pudeur ou l'impudeur* ou *Nowhere*. Je ne voudrais pas les avoir vus autrement que seul.

Il est peut-être malheureux que du cinéma, je ne garde en mémoire aucun sentiment collectif, d'un partage qui franchirait presque magiquement les individualités, d'une conversation silencieuse qui s'établirait avec celles et ceux qui peuplent la salle sombre avec moi. Pourtant, cette idée ne me rend pas triste. Le discours puriste, qui hiérarchise les expériences d'après leur support me paraît aussi amusant que celui d'un Jean-Pierre Enard qui, dans une entrevue à la télé française, affirmait que le livre de poche serait une catastrophe pour la littérature. Le cinéma n'aura peut-être pas été pour moi un art de la coprésence, de la pellicule ou de la copie d'origine, je l'aurai consommé comme un art industriel, transposé de force sur des supports inadéquats et imparfaits, comme un art de la reproduction technique sinon infinie, du moins facilitée par les plateformes de streaming et de piratage. Et en regardant *La passion de Jeanne d'arc*, en m'émerveillant devant le plus beau film que j'aie jamais vu, en pleurant l'injuste sacrifice de Falconetti sur les jeans de mon chum, je me dis que le cinéma aura été pour moi cet art qu'on trouve et qu'on écoute partout, sur un iPod, un mur blanc mal peinturé ou un écran d'ordinateur, peu importe les questions qu'on se pose et les douleurs qu'on vit. J'aurai fréquemment trouvé le film pour recoudre, d'un fil infecté de fantasmes, mes blessures, cautérisant peut-être du même geste cette croyance naïve que le cinéma demeure la forme de culture la plus facilement assimilable, la plus aisément accessible, quand pour se sortir de soi et du monde, on veut s'en bricoler une, culture. Et ce, peu importe le sous-sol depuis lequel on se fait son cinéma.